

COLIN NIEL

SEULES LES BÊTES

ROUERGUE noir

Par l'auteur d'*OBIA*

PRIX QUAIS DU POLAR 2016

Présentation

Une femme a disparu. Sa voiture est retrouvée au départ d'un sentier de randonnée qui fait l'ascension vers le plateau où survivent quelques fermes habitées par des hommes seuls. Alors que les gendarmes n'ont aucune piste et que l'hiver impose sa loi, plusieurs personnes se savent pourtant liées à cette disparition. Tour à tour, elles prennent la parole et chacune a son secret, presque aussi précieux que sa propre vie. Et si le chemin qui mène à la vérité manque autant d'oxygène que les hauteurs du ciel qui ici écrase les vivants, c'est que cette histoire a commencé loin, bien loin de cette montagne sauvage où l'on est séparé de tout, sur un autre continent où les désirs d'ici battent la chamade.

Avec ce roman choral, Colin Niel orchestre un récit saisissant dans une campagne où le monde n'arrive que par rêves interposés. Sur le causse, cette immense île plate où tiennent quelques naufragés, il y a bien des endroits où dissimuler une femme, vivante ou morte, et plus d'une misère dans le cœur des hommes.

Colin Niel

Auteur de trois romans policiers situés en Guyane, *Les Hamacs de carton* (2012), *Ce qui reste en forêt* (2013) et *Obia* (2015), Colin Niel a reçu de nombreux prix littéraires, notamment le Prix des lecteurs Quais du polar/20 Minutes 2016 pour *Obia*.

Du même auteur, dans la même collection

Les Hamacs de carton, 2012 (Prix Ancres noires 2014)

Ce qui reste en forêt, 2013 (Prix des lecteurs de l'Armitière 2014, prix Sang pour Sang Polar 2014)

Obia, 2015 (Prix des lecteurs Quais du Polar/20 Minutes 2016, Prix Récits de l'Ailleurs de Saint-Pierre-et-Miquelon 2016, Prix des lecteurs Villeneuve-lez-Avignon 2016)

© Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Sarah Waiswa

© Éditions du Rouergue, 2017
ISBN : 978-2-8126-1243-5
www.lerouergue.com

Colin Niel

SEULES LES BÊTES

roman

ROUERGUE
noir

Pour Charlotte,
Go miniature au pied du monde.
En moi, même enfouie.

ALICE

Les gens veulent toujours un début. Ils s'imaginent que si une histoire commence quelque part, c'est qu'elle a aussi une fin. Que l'orage a cessé, qu'ils peuvent revenir à leur routine, épargnés qu'ils ont été. Ça se tient, je dis pas. Et puis ça rassure un peu. Il faut bien parce que ce qui s'est passé cette année-là, ça en a inquiété plus d'un. Ceux d'en bas dans la vallée, sur les marchés, dans les foires, ils la racontent encore, cette histoire. Ils inventent la moitié d'ailleurs, chacun a ses petits détails qu'il a rajoutés, qu'il peaufine les mois passant. À leur place je ferais pareil : ça fait des choses à dire, tout le monde cherche des choses à dire, sinon on n'existe pas. C'est humain. Bref. Lorsque les gens reparlent de tout ça, leur début à eux, c'est celui de la télé.

Le 19 janvier.

Le jour où Évelyne Ducat a disparu.

Moi, c'est le lendemain que j'ai appris la nouvelle. L'hiver était installé pour de bon, la neige tapissait ma montagne comme un linge trop blanc et les vents n'en finissaient plus de balayer les versants. La nuit on les entendait hurler autour de la ferme. Ce matin-là, le chauffage à fond pour désembuer mon pare-brise, je conduisais doucement, malgré les chaînes je savais que les routes étaient dangereuses. J'ai descendu les lacets au ralenti, au milieu des blocs de granit entassés sur les pentes que, gamine, j'imaginais tombés du ciel pendant un énorme orage. Je pensais à ma journée

de la veille, c'est pour ça que je n'ai pas fait attention aux voitures bleues garées le long de la départementale, pas plus qu'aux gendarmes affairés autour avec leurs cartes et leurs portables qui captaient mal. Un autre jour, j'aurais essayé de savoir ce qui s'était passé, j'aurais fait ma curieuse en me répétant C'est pas tes affaires. Mais là, j'ai roulé presque sans ralentir pour entrer dans le bourg et aller me garer près de la place du Marché.

Il n'y avait pas foule, trois-quatre stands de producteurs qui se tenaient chaud en haut de la rue piétonne. J'ai croisé quelques vieilles connaissances, des types que j'avais connus gamins et que je voyais vieillir au fil des années, avec qui j'échangeais juste des petits bonjours histoire de montrer qu'on savait encore d'où on venait même si on n'avait plus grand-chose en commun. C'est là, dans le froid du marché, que j'ai réalisé que ce n'était pas un jour comme un autre. Les marchands qui se tapaient les mains au-dessus de leurs pièces d'agneau ou de leurs confitures de châtaignes, les clients emmitouflés dans leurs parkas, ils avaient tous la même histoire à la bouche. Les discussions fusaient en petits nuages de buée glacée. Et bien sûr, Éliane était là, avec son panier de légumes sous le bras. Elle m'a alpaguée en disant Ça se présente mal, ils la retrouveront jamais à mon avis. Avant de réaliser que je n'étais pas au courant et de me fixer comme si je sortais d'hibernation.

C'est finalement autour d'un café, dans le seul bistrot de la ville ouvert en cette saison, qu'elle m'a mise au parfum. On était les seules clientes.

– Il y a une femme qui a disparu. Tous les gendarmes sont à sa recherche. T'as pas vu les infos hier soir ?

Non, je n'avais pas regardé la télé. Michel oui, il s'était collé à l'écran pour suivre le journal local et la météo. Forcément, il était concerné comme tous les éleveurs du coin qui se demandaient quel sort les jours prochains leur réservaient, à eux et à leurs bêtes. Mais moi, tout accaparée par mes idées, je n'avais pas prêté attention à ce qui se disait dans le poste.

– Évelyne Ducat, ça te dit quelque chose ?

– Ducat… C'est un nom d'ici, non ?

– Oui. Et crois-moi, c'est pas n'importe qui.

La disparue était mariée à un notable, un gars du coin parti à la capitale à sa majorité puis revenu vivre dans la vallée après avoir fait fortune à l'étranger. Un riche, quoi, ai-je pensé à ce moment-là, voilà pourquoi on en parlait autant de cette affaire. Si c'était un de mes paysans au bord de la faillite qui manquait à l'appel, sûr que ç'aurait fait moins de bruit. Il ne fallait pas trop me lancer là-dessus, ça pouvait durer des heures. Bref.

La dernière fois que l'homme d'affaires avait vu sa femme, elle quittait sa villa pour un après-midi de randonnée en solitaire. Une petite marche comme elle en avait l'habitude, bravant l'hiver sur le plateau ou du côté du mont, elle n'avait pas précisé. Et depuis, plus rien. On avait retrouvé sa voiture abandonnée à l'entrée de la ville, mal garée en bord de route.

Ça faisait un beau sujet de discussion en ce mois de janvier glacial où chacun attendait le retour des beaux jours. Tout le monde y allait de son idée. Avec en tête de liste, le scénario du pire, celui qui ramenait à la surface les souvenirs de nos ancêtres.

La tourmente.

Oui, certains disaient qu'Évelyne Ducat avait été emportée par la tourmente, comme autrefois. La tourmente, c'est le nom qu'on donne à ce vent d'hiver qui se déchaîne parfois sur les sommets. Un vent qui draine avec lui des bourrasques de neige violentes, qui façonne les congères derrière chaque bloc de roche, et qui, disait-on dans le temps, peut tuer plus sûrement qu'une mauvaise gangrène. C'est comme ça que deux enseignantes avaient péri dans les années 1940, je connaissais l'histoire depuis toute gamine. Parties à pied pour rejoindre l'école à seulement deux kilomètres de leur village, les jeunes femmes s'étaient perdues dans la tempête. On les avait retrouvées congelées, collées l'une à l'autre au pied d'un arbre givré. Dans les hameaux, nos aïeux avaient construit des clochers qu'ils faisaient retentir pour guider les égarés quand la rudesse de l'hiver s'installait. Maintenant ça faisait partie du folklore, de ce qui nous restait de cette époque où tout était plus dur. La tourmente ne tuait plus personne aujourd'hui. Mais Éliane, elle continuait à se faire peur avec ça chaque année.

Alors forcément, cette fois elle y croyait.

– Hein, qu'est-ce que tu en penses, toi ? m'a-t-elle relancée.

Je l'ai observée, emballée dans sa doudoune avec ses joues bien roses qui la faisaient paraître plus jeune que son âge. Elle voulait mon avis, comme d'habitude. Mais là, je n'ai pas répondu.

– T'es pas bavarde aujourd'hui. Il y a un truc qui va pas ?

– Non, pas du tout.

Je mentais, bien sûr. La vérité, c'est que ce qu'elle venait de me raconter dans ce café surchauffé, je ne l'avais écouté qu'à moitié. Je la voyais se passionner pour ce fait divers qui allait faire les gros titres pendant plusieurs jours, se demander si on allait en parler aux infos nationales. Mais rien à faire, je n'arrivais pas à m'y intéresser. J'aurais dû pourtant, peut-être que si j'avais compris plus tôt à quel point j'étais concernée par cette histoire, j'aurais pu éviter ce qui se préparait. Mais j'étais ailleurs, moi aussi perdue dans la tourmente, à ma manière. Alors j'ai laissé Éliane terminer son récit, je l'ai relancée un peu pour faire bonne figure, puis je suis retournée me geler les joues dans le froid de la ville.

C'était une journée sans visite, j'ai fait des courses et réglé deux-trois choses en ville, des occupations pour lesquelles je n'avais pas besoin de trop réfléchir. Et le soir, j'ai repris la route vers les hauteurs enneigées de ma montagne. Jusqu'à ce hameau qui m'avait vue grandir et que j'imaginais ne quitter qu'à ma mort, avec ses bâtisses trapues aux murs de granit, sa fontaine taillée dans la roche. Je me suis garée dans la pente, face au fleuve de brouillard gris qui serpentait dans la vallée, engloutissant le moindre village. À la maison, j'ai posé mes affaires en soupirant, et pas longtemps après j'ai fait cuire deux saucisses et des pommes de terre à l'eau dans le silence de la cuisine.

Michel est arrivé un peu plus tard, quand le dîner était prêt. J'avais le dos tourné, je l'ai entendu retirer sa combinaison dans l'entrée et marcher vers la salle de bains pour se doucher. Sans dire un mot. Quand il est venu s'asseoir à la grande table en bois qui barre la pièce d'une fenêtre à l'autre, il avait les cheveux mouillés et sous son pull il portait son tee-shirt des Jeunes Agriculteurs, celui qu'il mettait après les journées difficiles. Il a coupé un bout de saucisse, l'a mâché un moment. Et seulement après, il a demandé :

– Ça va ?

– Oui, ai-je répondu comme si c'était un jour comme un autre.

J'ai parlé parce que c'est ce que je fais de mieux, j'ai dit où j'étais allée, qui j'avais vu, ce que j'avais acheté. Michel a haussé les sourcils pour dire Je vois. J'ai fixé un instant son visage mat, ses sourcils réunis en une ligne d'une tempe à l'autre, ses yeux dont je n'ai jamais su dire la couleur.

– Et toi ? Ta journée ?

Le poing serré autour de son couteau, il a haussé les épaules.

– Les vêlages.

Les vêlages, c'est tout, il n'a pas détaillé. Pas besoin, il savait que je savais. Parce que ce métier je le connais comme si je l'avais pratiqué, qu'il a rythmé ma vie depuis l'enfance. Les vêlages, ça voulait dire qu'il dormait peu, passait l'essentiel de son temps dans l'étable à veiller sur les vaches, à nettoyer les crèches, à étaler le foin. De temps en temps il descendait dans la vallée pour voir ses clients et régler des problèmes techniques. C'était une période difficile pour lui. Alors non, il n'avait pas besoin d'en dire plus pour que je comprenne. Sauf pour entretenir la conversation, pour moi, pour nous, ça n'aurait pas fait de mal. À la fin du repas, il s'est essuyé la bouche, il a posé sa serviette et s'est levé pour porter son assiette à l'évier.

– J'y retourne, a-t-il dit doucement. J'ai de la paperasse.

Puis il est sorti de la pièce pour gagner le bureau qu'il s'était aménagé dans le bas de la maison et auquel on accède par l'extérieur. Là où il remplissait ses formulaires et compilait ses bilans sur l'ordinateur. Moi je suis restée là, face au mur du salon et aux photos encadrées de mes neveux à la plage, toute seule avec ce silence devenu trop familier.

Michel et moi, on ne se parlait plus que pour assurer la bonne tenue du foyer. Et je dois avouer que ces derniers temps, ça m'arrangeait bien. Surtout ce soir. Parce que j'étais dans mes pensées, obsédée même, on pouvait le dire comme ça. Pas par la disparition d'Évelyne Ducat comme Éliane et tous ceux d'en bas. Non, depuis la veille, je ne pensais qu'à une chose : à Joseph, là-bas dans sa maison sur le causse.

À Joseph dont j'avais fini par tomber amoureuse.

À Joseph qui ne voulait plus de moi.

Et j'étais à des kilomètres d'imaginer que mon amant pouvait être impliqué dans cette affaire dont on parlait à la télé.

Joseph, ç'aurait pu être un adhérent comme un autre de la mutualité agricole, un de ceux que je visite chaque jour dans le secteur dont je suis responsable. C'est ça notre boulot, à moi, à Éliane, aux trois autres. Cinq assistantes sociales pour quatre mille paysans, sillonnant les fermes du territoire pour rencontrer ceux que plus grand monde ne va voir, pour leur expliquer que Non, ils ne sont pas tout seuls, qu'ils ont des droits, qu'il existe des aides pour embaucher une femme de ménage ou laisser son troupeau à quelqu'un au moins une semaine en août. Personne n'imagine ce qui se passe à l'intérieur de ces exploitations où seuls rentrent encore quelques professionnels. Nous, on est dedans jusqu'au cou. Les réussites agricoles, les jeunes qui s'installent, qui innovent, qui créent de l'emploi et se développent sur Internet, ceux qui font honneur à la profession, on sait qu'ils existent, on y pense parfois pour se donner du courage. Mais on ne les voit pas.

Ce qu'on voit, nous, c'est des familles en vrac, des couples qui explosent parce que madame veut un enfant quand monsieur veut une nouvelle étable, des hommes qui sombrent dans la dépression sous le poids du travail, des retraités qui se laissent dépérir lorsque part leur moitié et que les fils ont fui la campagne. Alors il y a deux ans, quand le maire de sa petite commune m'a téléphoné pour me décrire la situation de Joseph Bonnefille, éleveur de brebis sur le causse, je n'ai pas été plus étonnée que ça.

– C'est pas le mauvais gars, m'a-t-il dit. Mais depuis la mort de sa mère, il va pas bien, vous voyez ? Cette année, il a pas fané et il y a ses bêtes qui divaguent.

Il n'avait pas fané, ses bêtes divaguaient. Des signes comme ça, ça ne trompe pas, je le savais aussi bien que le maire. Dans ce genre de situation, la demande vient souvent des autres, des enfants, des élus, des voisins. Jamais Joseph ne se serait manifesté de lui-même.

Un matin d'été sec et brûlant, j'ai donc pris la route du causse sans imaginer encore que j'étais au début de quelque chose qui allait tout chambouler dans ma vie. Je me souviens, je suis passée par la ville,

je me suis dirigée vers le haut du bourg, et j'ai lancé mes roues en seconde sur les lacets qui s'élèvent vers la corniche. Je sentais déjà mon chemisier coller dans mon dos, j'ai ouvert les vitres en grand pour faire entrer un peu d'air. J'ai vu les vallées s'étaler peu à peu sur ma droite, encaissées entre les versants boisés sur lesquels courait l'ombre des crêtes. Alors que je prenais de la hauteur, je devinais les villages accrochés aux pentes plus loin vers le sud. Et en face, il y avait les formes douces de ma montagne et quelques nuages effilochés qui semblaient chercher son sommet comme une brebis son agneau.

J'ai pris les virages en rétrogradant, accéléré dans chaque ligne droite. Et j'ai atteint les falaises grises du bord du plateau, frappées par les rayons obliques du soleil ascendant. La pente de la route s'est adoucie d'un coup, marquant l'arrivée sur le causse, sur cette immense île plate perchée dans le ciel d'été comme si ce n'était pas tout à fait le sien. Trois vautours fendaient le bleu au-dessus de moi, leurs ailes géantes figées dans les vents d'altitude. J'ai suivi les routes qui se faufilent parmi les steppes, avec autour de moi les pelouses jaunies, les clôtures et les murets pâles qui découpent la terre en propriétés. J'ai croisé un éleveur menant son troupeau vers les parcours de journée, un chien agité et un âne brun pour fermer le cortège.

L'entrée du hameau était marquée d'une croix massive, taillée dans la roche blanche du plateau pour bien rappeler qu'ici, on était en terre catholique. J'ai dépassé quatre baraques aux volets fermés, puis, cachée derrière quelques blocs minéraux, j'ai vu apparaître la bâtisse. C'était une maison caussenarde en pierre calcaire, adossée à une petite butte pour la protéger des vents froids. L'endroit était silencieux, sinistre même, sans la voiture collée au mur on aurait pu le croire abandonné.

Je me suis garée dans la cour, j'ai pris mon dossier et j'ai gravi les marches qui menaient à la terrasse. J'ai frappé. Pas de réponse. J'ai frappé encore. Et enfin j'ai entendu des pas glisser sur le sol derrière la porte en bois, puis le bruit du loquet qui sortait de son axe. Le battant s'est ouvert en grinçant. Et dans l'entrebâillement, j'ai eu ma première vision de cet homme abîmé qui un jour allait devenir mon amant, avec son jean sans forme, sa chemise grise et tachée, ses cheveux dans tous les sens. Mais ce que j'ai vu avant tout, c'est

le fusil de chasse qu'il tenait à deux mains, en travers, comme pour m'empêcher de passer. Tu parles d'un accueil, ai-je pensé.

Pourtant je n'avais pas peur. Non, c'est vrai, à aucun moment je n'ai eu l'impression qu'il était dangereux, c'était peut-être ça mon erreur d'ailleurs quand j'y repense. J'avais un peu l'habitude de ce genre de type, il faut dire. Mais surtout, si je me sentais en sécurité, c'est parce que derrière l'arme, j'ai tout de suite lu dans son regard qu'il y avait plus de détresse que d'agressivité. Au fond de ses yeux noirs sous ses sourcils froncés, c'était aussi vide que cette maison désertée par la vie. Dans la pièce j'entendais son chien qui sautillait pour voir ce qui se passait dehors.

Il m'a détaillée des pieds à la tête sans ouvrir la bouche. Je me suis présentée, j'ai dit les choses clairement, qui j'étais, pourquoi j'étais là. J'ai prononcé quelques mots que je savais rassurants : je voulais m'assurer que tout allait bien, je pouvais peut-être l'aider mais seulement s'il était d'accord, Hein, qu'est-ce qu'il en pensait ? Ça a duré un petit moment, il était méfiant avec ses doigts agrippés à son fusil. Mais j'ai deviné que ça prenait quand j'ai vu ses rides se détendre, ses traits s'adoucir doucement pour révéler un visage presque enfantin sous sa barbe noire et blanche. Finalement, il a jeté un œil vers son intérieur, il a baissé son arme et, avec une voix qui semblait n'avoir pas servi depuis des lustres, il a dit :

– Entrez.

C'est ça mon début à moi. C'est là que j'ai pénétré dans son monde.

Il habitait seul dans sa maison sur le causse, pas de femme, plus de parents, des amis d'enfance de moins en moins nombreux dans le département, juste son chien qui lui tournait autour et ses deux cent quarante brebis dont il s'occupait en pointillé. Il était l'unique habitant à l'année du petit groupe de maisons assemblées au milieu de la steppe, les autres bâtiments, c'étaient plus que des résidences secondaires. Je suis entrée dans sa cuisine qui servait aussi de salle à manger avec son sol en pierre froide et ses voûtes au plafond. Au-dessus des éviers, il y avait des carreaux d'un jaune sale. Contre le mur du fond, une cheminée-cuisinière, mais pas une moderne comme on en trouve dans les maisons des citadins qui viennent encore s'installer dans le coin. Non, une relique de ce passé encore tout frais où la

mère Bonnefille dirigeait le foyer et remplissait chaque soir l'assiette de son célibataire de fils. À droite se dressait une énorme commode avec, coincées au bord des placards du haut, plusieurs cartes postales de Lourdes. Les pèlerinages de la mère, encore elle, supposais-je. Niveau ménage, je m'attendais à pire, le chien avait pris ses aises, mais c'était à peu près rangé.

On s'est assis face à face sur les bancs de sa table en bois. Il a poussé les papiers, les magazines et les courriers jamais ouverts pour faire de la place, il a essuyé de sa main la couche de poussière. Moi, j'ai défait les élastiques de ma pochette qui contenait mon kit de démarrage : des chemises plastique, des trombones, des marqueurs. Et en surveillant bien tous mes mots pour ne pas le braquer, j'ai commencé.

– On va vérifier l'état de vos droits pour la mutuelle, d'accord ?

Il a dit D'accord, et dans sa voix je devinais une attente immense, comme s'il espérait que je le sauve d'une sorte de naufrage dans lequel il aurait sombré et toute sa ferme avec lui. Alors on s'est mis au travail. Il a sorti d'un placard ses courriers entassés depuis plusieurs mois, on a fait du tri. On a parlé complémentaire santé, visite d'un technicien agricole pour faire le point sur la conduite de son élevage, RSA même, au cas où ses revenus tomberaient trop bas. On a rempli des formulaires. C'était surtout moi qui dirigeais la conversation, lui, il acquiesçait, il suivait le mouvement en hochant le menton, en grattant sa barbe piquante ou en plaçant des Ouais, c'est vrai, ou des Non, ça, j'ai pas fait.

Et doucement, au milieu de ce jargon administratif, j'ai entrevu un peu de ce qu'était sa vie.

J'ai de l'expérience dans le métier, je pense que je le fais bien. J'essaye de trouver des solutions et d'être à l'écoute, même si parfois je parle trop. Et je sais que pour remettre en route une exploitation à la dérive, il faut du temps. En général ça prend deux ans. Pour Joseph, on était dans la moyenne.

Les premiers mois, j'allais le voir souvent, je faisais une bonne partie de sa paperasse à sa place. Parfois même, selon la saison, je plaçais des questions techniques pour l'aider un peu. Vous avez pensé à acheter de la paille pour l'hiver ? Vous avez déclaré les naissances

des agneaux ? Ce n'était pas un bavard, certains jours il restait muet en face de moi, l'air de chercher ce qu'il pouvait bien me raconter de nouveau depuis ma dernière visite. Alors moi je meublais, j'inventais des sujets de discussion, je monologuais dans le vide et il m'écoutait avec sur sa bouche quelque chose que j'imaginais être un sourire. Une fois, il m'a avoué lui-même en haussant les épaules :

– Savez, moi je sais parler qu'aux bêtes. Et à mon chien.

Il disait ça pour s'excuser, je pense. Mais moi, ce n'était pas ce que je voyais. Parce qu'à sa manière, timide et hésitante, par petites touches, il arrivait parfois à parler de lui. Je me disais d'ailleurs que j'étais la seule personne à qui il racontait des choses un peu personnelles maintenant que sa mère était morte. Avec les autres, le vétérinaire, les fournisseurs, il n'avait qu'un seul sujet : ses bêtes, leur poids, leurs maladies, leur prix, leurs goûts.

Quand j'arrivais chez lui je voyais bien qu'il faisait un effort, qu'il s'habillait un peu pour m'accueillir, qu'il essayait de reprendre le dessus sur son chien dans l'occupation des lieux. Il était gentil avec moi, de temps en temps même j'avais l'impression qu'il tentait un mot d'humour, un truc un peu bancal mais touchant dans l'intention qu'il y mettait. À ce moment-là je ne dirais pas que j'étais attirée par lui, il manquait d'allure, il faut le reconnaître.

Mais je l'aimais bien.

J'aimais ces petites attentions qu'il avait à mon égard, comme si recevoir une femme dans cette maison reculée était un événement. Ça me donnait de l'importance. Mais ce que je ressentais pour lui, c'était surtout de la pitié. Je trouvais ça tellement dommage ce paysan tout seul, célibataire faute d'avoir trouvé celle qui allait accepter de partager cette vie d'éleveur de brebis. Parce que je le voyais bien : si mon travail a finalement porté ses fruits, si peu à peu j'ai senti qu'il sortait de l'ornière où il s'était enfoncé, qu'il reprenait la main sur son cheptel, à aucun moment je n'ai vu disparaître cette douleur qui lui brûlait le fond des yeux.

Joseph, c'était un homme que l'isolement avait cassé. Il souffrait d'un mal bien connu : la dépression. Une fois je me suis risquée à évoquer une rencontre avec le psychologue. Il s'est fermé d'un coup et m'a répondu :

– Suis pas fou.

Alors le travail de psy, c'était moi qui le faisais, même sans le diplôme. Et peut-être que quelque part, jouer ce rôle, ça me plaisait un peu.

Après un an de visites chez lui, en rassemblant toutes ces bribes de phrases consenties au goutte-à-goutte, j'avais l'impression de le connaître. Peut-être d'être celle qui le connaissait le mieux parmi les vivants. Et j'ai beau y repenser, à aucun moment je n'ai décelé chez lui les prémisses de ce qu'il allait faire. Enfin, de ce que je crois qu'il a fini par faire.

Et bien sûr, jamais de sa bouche je n'ai entendu prononcer le nom d'Évelyne Ducat.

Parfois, il m'arrive encore de penser à mon mariage, à ce qu'était mon couple avant tout ça. Et je regrette. Oui, malgré tout je regrette, je me dis avec le recul que c'est moi qui suis responsable. Que si Michel n'est plus là aujourd'hui, c'est à cause de moi.

Je me souviens de notre rencontre, de ce début pas si lointain où je le trouvais beau avec son air de colosse égaré. Le jour où, pour la première fois, il a mis les pieds dans la ferme, embauché par papa pour le seconder pendant les vêlages, l'année où sa sciatique avait commencé à devenir un handicap. Michel était ouvrier agricole, il arrivait juste dans le département mais les vaches il connaissait, il avait grandi dans une région bovine. Il a débarqué comme ça, un matin, emballé dans sa combinaison verte trop petite pour sa carrure, la coiffure en bataille comme s'il sortait du lit. Tout de suite il m'a plu.

Parce que je l'ai aimé mon mari, ça personne ne pourra me contredire. Au moment de notre installation, quand il a repris la ferme et que moi je m'occupais de réinvestir la maison, on a été heureux. On était sûrs de nous, on avait des tas de projets. Je voulais faire de cet endroit notre pays, me réapproprier ce petit hameau que j'avais toujours pensé quitter après mes études, avoir des enfants. Michel faisait l'inventaire des machines à remplacer, il parlait d'améliorer le cheptel de papa avec un peu plus de sélection, de mécaniser l'étable pour se dégager du temps. On espérait pouvoir prendre des vacances, au moins le mois d'août ç'aurait déjà été une prouesse. On s'inventait